

QUATRIÈME
GROUPE

ACTES 12
2024

QUATRIÈME GROUPE

ORGANISATION

PSYCHANALYTIQUE

DE LANGUE FRANÇAISE

La dette en questions

• EDITIONS IN PRESS •

Sommaire

Les auteurs	9
Journées Scientifiques 2023. La dette en questions	
Ouverture	11
<i>Pierrette Laurent, Georges Gaillard et Jean-François Chiantaretto</i>	
La dette de sens	21
<i>Bernard Defrenet</i>	
Dette et Solidarité.....	43
<i>Heinz Wisman</i>	
De la dette, entre emprise et processus de deuil	49
<i>Ghyslain Lévy</i>	
Table ronde « Paiement en psychanalyse et dette »	63
<i>Robert Dubanchet</i>	
Transfert d'argent et argent du contre-transfert.....	67
<i>Jeanne-Hélène Mayaux</i>	
Le paiement de quoi?.....	75
<i>Grégory Boutin</i>	
La double protection du paiement de la séance	83
<i>David Chaouat</i>	
Lacan et la dette symbolique	91
<i>Daniel Koren</i>	
Le futur de la dette.....	109
<i>Gérard Bazalgette</i>	

Journées Scientifiques 2023.

La dette en questions

Ouverture

PIERRETTE LAURENT, GEORGES GAILLARD ET
JEAN-FRANÇOIS CHIANTARETTO

NOUS SOUHAITONS LA BIENVENUE À TOUS, et particulièrement aux collègues venus d'ailleurs, d'un autre champ disciplinaire que le nôtre ou d'une autre société psychanalytique, afin que nous puissions échanger, confronter et enrichir nos réflexions sur ce thème « La dette en questions ». Nous remercions Marie Aguera et Jean-Louis Serverin, nos précédents secrétaires scientifiques, ainsi que le comité d'organisation – Sylvie Cognet, Janine Filloux, Ghyslain Lévy – de nous avoir conviés à réouvrir aujourd'hui les multiples questions condensées dans ce thème.

Intervention de Pierrette Laurent, présidente du Quatrième Groupe

Par les temps qui courent, après les années Covid, si tant est qu'elles soient derrière nous, ce titre n'est pas sans résonner avec la dette, actuelle, celle dont on parle tant, dette publique, pensée en termes monétaires et dont les comptes nous échappent : 2 956,8 milliards d'euros au troisième trimestre 2022 (chiffre Insee), prix *d'une protection* qui

nous a été *octroyée* et dont chacun va devoir *s'acquitter*. Quand, où, comment ? Telle est la dette, dans le circuit de l'échange, entre le don et le contre-don, tissant les liens des individus entre eux et entre chacun et son appartenance à sa communauté, sa société. Telle est la dette, entre économie politique et économie psychique, au fondement des liens inter et trans-subjectifs, courant du passé à l'avenir, et traversant les générations sous de multiples configurations.

Il y a peu d'occurrences du concept de dette chez Freud, bien que ce soit par « *L'Homme aux rats* » et sa dette fantasmatique insolvable que Freud découvre la névrose de contrainte et la puissance du sentiment inconscient de culpabilité. La dette anthropogène, fondamentale, elle, apparaît dès *L'interprétation des rêves* : « tu dois rendre ta vie à la nature » (Freud 1908/1996, p. 182), que Monique Bydlowski formule, elle, par « la dette de vie ». Le sujet, tout sujet, est héritier.

Venue de la situation de détresse primordiale du petit humain, la dette est originaire et méconnue en son temps, masquée par le postulat de l'auto-engendrement et l'indifférenciation infans-environnement dont la psyché naissante se croit créatrice. L'infans hérite de son interprétation corporo-psychique par l'autre. Cet héritage singulier est de valeur inégale, allant de l'assez-bon environnement winnicottien au défaut fondamental (Balint) : à chacun son histoire. Tout sujet aura à reconnaître cette part de lui, en lui, lui venant de l'autre, de son environnement. Tout sujet aura à reconnaître l'illusion de sa toute-puissance auto-engendrante. La sortie du narcissisme primaire, la reconnaissance de cet écart avec l'autre et de son dépôt en nous, exige un long travail psychique dont la corrélation à la valeur de ce dépôt (dette ou don ?) en conditionne les effets : envie ou gratitude, destruction ou transmission, fidélité ou trahison. La transmission de la psychanalyse, elle aussi, oscille entre ces différentes figures.

Nous connaissons tous cette phrase freudienne : « L'individu, [...] mène une double existence, en tant qu'il est à lui-même sa propre fin, et en tant que maillon d'une chaîne à laquelle il est asservi contre sa

volonté ou en tout cas sans l'intervention de celle-ci¹. » Cette chaîne est l'appartenance du sujet à sa communauté, sa culture qui, selon Castoriadis-Aulagnier, « formule les énoncés du fondement² » ou, autrement dit, fonde les énoncés organisateurs des possibilités identificatoires de ses sujets. La communauté attend du sujet qu'il perpétue, voire enrichisse ces énoncés, en échange le sujet jouit de sa reconnaissance par la communauté : « Il s'instaure ainsi un pacte d'échange entre chaque sujet et sa communauté », *Contrat Narcissique* dont Castoriadis-Aulagnier a tenté une ébauche métapsychologique. Mais de nos jours, qu'arrive-t-il à ce contrat narcissique, ce pacte d'échange entre le sujet et sa communauté? Que nous disent les revendications des transhumanistes qui récusent la fragilité humaine et le fait de mourir, les revendications de ceux qui refusent d'accepter le sexe de leur corps, de ceux qui ne désirent plus d'enfants au regard – disent-ils – de l'état du monde, de ceux qui exigent un enfant à tout prix? Que nous disent encore ceux qui aspirent à retrouver la prétendue pureté d'un passé idéalisé dans un avenir qui lui serait identique? Que nous disent-ils des idéaux de notre époque, de ses craintes devant l'incertitude de nos origines et de ce qui nous définit?

Je ne m'attarde pas plus pour laisser la parole aux secrétaires scientifiques du Quatrième Groupe, puis aux conférenciers dont les interventions singulières aborderont sans doute ces figures multiples de la dette au cœur des liens intrapsychiques, inter et transsubjectifs. Et c'est avec la parole de Goethe « ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le pour le posséder » reprise par Freud³ dans son grand texte anthropologique qu'est *Totem et tabou*, que je nous souhaite à tous de fructueuses journées de travail.

1. Freud, S. (2005). *Pour introduire le narcissisme*, OC XII (p. 222). Paris, France : PUF.

2. Castoriadis-Aulagnier, P. (1975). *La violence de l'interprétation, Du pictogramme à l'énoncé* (pp. 186-192). Paris, France : PUF.

3. Freud, S. (1998). *Totem et tabou, OC XI* (p. 379). Paris, France : PUF.

Intervention de Georges Gaillard, secrétaire scientifique

Le titre de ces journées interroge le lien entre le sujet et la/les figure(s) de l'altérité, dans le double registre de l'altérité interne et de l'altérité externe. Il convoque un *pluriel* et fait ouverture. L'argument pose en effet la notion de dette (je le cite) « *aux confins de l'emprise et de la perversion dans le couple débiteur/créancier* ». Il nous propose dès lors de nous ouvrir au fil de ces deux journées aux : « *différentes facettes de la dette* », en tant qu'elle parle donc du lien entre le sujet et ses autres.

D'où une première interrogation : pouvons-nous aller jusqu'à dire que tout sujet, dans son trajet identifiant et dans la construction de ses filiations, est en devoir de composer avec une « dette d'altérité » ? Si longtemps une telle question n'était pas à l'ordre du jour, du fait du rôle joué par les métacadres – les appartenances et les assignations auxquelles les sujets se trouvaient attachés –, force est de constater qu'une telle « obligation » : en passant par l'autre *ne va plus de soi*, dans un monde où l'injonction à l'*autonomie*, l'idolâtrie de la *liberté* (le refus de toute *hétéronomie*) et la tentation de *réification de l'autre*, se déclinent à l'envie.

La dette se trouve corrélée aux processus identificatoires qui relient tout sujet à « *l'espèce humaine* » (selon l'expression de Robert Anthelme, reprise et utilisée par Nathalie Zaltzman pour signifier ce socle à partir duquel chacun va pouvoir prendre place comme sujet *parmi d'autres* et inscrire sa participation à la *Kulturarbeit*). Dès son arrivée au monde le sujet se trouve inséré dans une trame symbolique, où se déploie la dynamique de l'échange, et dont il ne peut s'extraire sous peine de désarrimage, de désaffiliation et d'errance psychique.

Bien entendu, situer la *dette* au fondement même de la vie ouvre la question du don, à la complexe question de l'emprise parentale et au renoncement qui va devoir se construire à cet endroit.

Une analysante évoquait récemment le lien à son fils – jeune adulte, unique enfant du couple. Elle mentionnait la « *tentation* » – le mot de *tentation* est celui de l'analysante – entrevue, par elle et par son fils lors d'un échange : *tentation de penser les pensées de l'autre*, de s'éprouver

dans le lien d'une *transparence absolue*. Une tel éprouvé les avait alors confrontés au fantasme d'une *dépossession* tout aussi radicale, de l'un par l'autre. Dans une connivence de bon aloi ce jeune adulte a alors pu dire à sa mère à propos de ce lien « *C'est terrifiant !* »

La vie exige du sujet qu'il s'engage dans un travail d'appropriation subjective de ce qui lui vient de l'autre et du monde : la multiplicité de ses héritages. Ce faisant, il va devoir se *déprendre* de l'*emprise incestueuse* qui relie la psyché de l'infans à celle de l'autre parental.

Un tel retournement de la dette en don peut, du reste être entendu comme caractérisant le travail de l'analyse, en tant qu'il signe une telle ressaisie de sa vie par le sujet, son travail d'historisation identifiant ; ceci dans la mesure où il va pouvoir reconfigurer la présence transférentielle de l'analyste comme « suffisamment » abstinent. S'éprouver comme humain c'est éprouver la vie comme un don, c'est faire exister un « espace du "non exterminable" » (selon les termes de Janine Altounian, 2004) ; c'est être assuré de se tenir hors de la catégorie des « hommes tuables » (Zaltzman, 1999).

Le travail de sortie de l'emprise (d'une dette imposée et/ou d'un vécu de dépossession) suppose corrélativement que chacun reconnaisse ce qui lui vient de ces autres et plus loin de son groupe d'appartenance. Piera Aulagnier ayant désigné ce processus sous les termes de « contrat narcissique », je vous propose de nous remettre en tête ses mots : « *Le contrat narcissique a comme signataire l'enfant et le groupe. L'investissement de l'enfant par le groupe anticipe sur celui du groupe par l'enfant. [...] dès sa venue au monde, le groupe investit l'infans en tant que voix future à laquelle il demandera de répéter les énoncés d'une voix morte et de garantir ainsi la permanence qualitative et quantitative d'un corps qui s'autorégènerait de manière continue.* » (Aulagnier, 1975, p. 189).

À propos de ces cycles, entre dette et don, et de l'investissement qu'ils requièrent, je souhaite partager avec vous quelques images d'un poète norvégien. Le poème s'intitule *L'homme d'Osa*.

*Il descendait de la montagne,
 il rentrait chez lui,
 on lui a fait traverser le fjord
 depuis Osa jusqu'à Öydvinstö
 Il avait la main ouverte,
 il a offert de payer.
 Mais l'homme d'Osa
 ne voulut rien entendre.
 Je veux payer ;
 j'habite trop loin
 pour te rendre la pareille.
 – Et bien, rends service
 à un autre homme,
 dit l'homme d'Osa,
 et il reprit les rames⁴.*



Intervention de Jean-François Chiantaretto, secrétaire scientifique

Beaucoup a déjà été dit pour introduire ces journées et j'aimerais simplement insister sur un point. La problématique de la dette touche dans ses différentes facettes, d'une façon ou d'une autre, au statut de la parole – que ce soit dans le champ de la cure, avec l'argent et le cadre ou dans le champ social et culturel, avec tous les registres mobilisant le don, le contre-don et la créance.

En tant que psychanalystes, comment pensons-nous les conditions de possibilité de l'accès à la parole et de la construction du sujet parlant ? Pour chaque sujet, la parole est à la fois donnée et à conquérir, du fait de la dépendance vitale de l'infans, de son état sans-aide – sans-aide,

4. Hauge, O.H. (2008). *Nord profond* (p. 87).

c'est-à-dire sans le pouvoir de la parole mais dans son attente, à jamais informulable. Non seulement la construction comme sujet d'une parole est liée à une dette, mais l'acquisition même de la parole se fonde sur l'expérience d'une privation de la parole, pour toujours à oublier, pour toujours présente et à reconnaître. dette et privation seraient ainsi indissociables à travers les mots, les mots étant supposés garder mémoire de leur absence, de leur défaut originel. Et d'ailleurs, toute pathologie n'engagerait-elle pas une altération de cette capacité mémorielle des mots, plus ou moins gravement, selon mille et une modalités ?

Dans son article de 2002, Gérard Bazalgette abordait la problématique de la dette sous l'angle, je cite, « des réponses inaugurales qui auront été apportées à l'infans dans l'état de détresse originaire ». C'est une perspective que je partage, même si son propos était centré sur le surmoi, envisagé comme survivance du ça. Il rappelait qu'il aura fallu attendre Lacan, avec sa théorie de la dette symbolique, pour que la question de la dette émerge chez les psychanalystes au plan métapsychologique, reprise ensuite par d'autres et en particulier par Valabrega, dans la perspective différente d'une « dette de sens ».

Comment se fait-il qu'une question aussi déterminante soit le plus souvent abordée indirectement, chez Freud et à sa suite, alors même qu'elle est centrale dans le croisement de l'individuel et du collectif, au cœur de la métapsychologie freudienne ? Au passage, ce n'est pas un hasard si c'est l'un des fondateurs du Quatrième Groupe, au-delà de la rupture avec Lacan, qui en reprend la question. Le croisement freudien de l'individuel et du collectif est nodal chez Valabrega, comme il l'est aussi chez Aulagnier. Et comme cela a été souligné lors du Cinquante-naire, la question des idéaux, notion charnière entre l'intrapsychique, l'intersubjectif et le culturel, est indissociable de la fondation d'une institution psychanalytique garante du minimum institutionnel dans le parcours de formation.

On le sait, Freud approche la question de la dette essentiellement à travers le sentiment inconscient de culpabilité, abordé en termes d'héritage lié à une préhistoire individuelle et/ou collective – voir notamment les cas de « L'Homme aux rats » et de « L'Homme aux loups », ou

les textes « culturels » liés à la seconde théorie des pulsions, comme *Malaise* ou *L'Homme Moïse*.

Cela nous renvoie à ce que vient éclairer le mot allemand *Schuld*, qui réunit culpabilité, faute et dette. Ce sera certainement au cœur des contributions et des échanges durant ces deux journées. Les recouvrements entre les trois notions, sources de confusion, comme en témoignent les complications liées au terme même de « dette inconsciente », ont certainement contribué à limiter le recours à la notion de dette au plan métapsychologique.

Et si cela posait aussi la question de l'héritage ? Quand je disais tout à l'heure que la parole est à la fois donnée et à conquérir, c'était une allusion à la fameuse citation freudienne du *Faust* de Goethe, évoquée par Pierrette. Je rappelle que la citation figure dans le dernier chapitre d'un texte testamentaire resté inachevé, l'*Abrégé*, chapitre consacré au surmoi, juste avant la dernière phrase. Comme si avant de mourir, il s'agissait pour Freud de nous transmettre une injonction surmoïque à hériter de son corpus en le conquérant. Mais comme nous l'avait rappelé Altounian il y a quelques années, la citation est incomplète et l'effacement freudien de ce qui suit est particulièrement significatif :

« Ce qui ne sert point est un pesant fardeau, mais ce que l'esprit peut créer en un instant, voilà ce qui est utile. »

Derrière l'appel au transfert créatif sur son œuvre, fondant à ses yeux tout psychanalyste, n'y aurait-il pas chez Freud une ambivalence vis-à-vis de ses héritiers, qui pourraient être tentés de recommencer la psychanalyse sans lui ? Et cela ne renverrait-il pas au fantasme d'auto-engendrement dans l'écriture, tel qu'il se manifeste par exemple dans *Autoprésentation* ? Un fantasme auquel tout analyste est appelé à se confronter pour lui-même, tant dans sa pratique clinique que dans sa pratique théorique, et que les sociétés analytiques sont supposées aider à rendre transformable...

Ce fantasme d'auto-engendrement peut trouver à s'agir aussi bien dans le recours à l'écriture que dans son évitement, aussi bien dans la

résistance à la citation, dont Winnicott est sans doute emblématique, que dans le recours excessif à la citation. Il trouve aussi à se contre-agir défensivement dans la fétichisation du corpus freudien ou à l'inverse, dans sa relativisation, au regard des figures de référence après Freud.

Il reste que nous sommes en dette, définitivement, vis-à-vis de la métapsychologie freudienne, dont nous avons à hériter dans sa mise en œuvre créative comme méthode – une méthode reposant sur un mode de penser inédit, associant « investigation » et « traitement », pour reprendre les termes de Freud.



Puisse la lecture de ces actes ouvrir pour chacun à la richesse d'un travail de pensée.

La dette en questions

ACTES 12 • 2024

QUATRIÈME GROUPE

Directeur de la publication : Jean-Jacques Barreau

Comité de rédaction : Marie Aguera, Jean-Louis Serverin

La question de la dette lie le sujet à sa parole. Elle concerne le psychanalyste du fait de ces doubles valences que sont l'engagement dans la cure, avec la question de l'argent et du cadre, et la question que transfert et contre-transfert organisent à bas bruit, celle de la dépendance entre deux personnes qui, comme le disait Freud, ne font qu'une chose : ils se parlent.

Ici sont interrogées les différentes facettes de la dette, comment elle circule et dans quels transferts elle puise son économie. Cette question aux confins de l'emprise et de la perversion dans le couple débiteur/créancier, est présente dans toutes les cultures.

Enfin, comment a-t-elle évolué dans le temps et quelles sont les modalités actuelles de présence de la dette dans la cure ?

Gérard Bazalgette, Grégory Boutin, David Chaouat, Jean-François Chiantaretto, Bernard Defrenet, Robert Dubanchet, Georges Gaillard, Daniel Koren, Pierrette Laurent, Ghyslain Lévy, Jeanne-Hélène Mayaux, Heinz Wismann.



ISBN : 978-2-84835-892-5

22 € TTC – France

www.inpress.fr

• EDITIONS IN PRESS •